



Fractionnés de vies

Giulia Larigaldie

3 paires de baskets,
beaucoup de noeuds...
Une seule issue : l'amitié.

Giulia Larigaldie

Fractionnés de vies

*Trois paires de baskets, beaucoup de noeuds... Une seule issue :
l'amitié.*

© Giulia Larigaldie, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6786-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INSCRIPTION

Laura

La sonorité du nom des bourgades que Laura traverse rebondit comme les galets qu'enfant, elle faisait ricocher : Cotocachi, Cuicocha, Pichincha...

Le conducteur négocie l'étroite route et ses lacets serrés qui serpentent sans fin dans les montagnes andines comme s'il dansait une salsa au plus près avec son bus qu'il mène de façon autoritaire. C'est lui le chef, cela ne fait aucun doute. Les Ray-Ban solidement juchées sur le perchoir qu'est son nez, les biceps qui roulent sous sa chemisette ajustée, il conduit de façon téméraire. Il n'hésite pas à doubler en plein virage, sans aucune visibilité, quitte à ce que les pneus fatigués se rapprochent dangereusement du précipice sans garde-fou.

Le bus – cette antiquité à la mécanique capricieuse – est soumis à bien rude épreuve. C'est dans les montées que l'on sent le plus le poids des années. Ce drôle de vieillard soupire, halète, râle, trébuche, bringuebale mais ne flanche jamais, quitte à avancer au rythme d'une tortue, zigzagant tant bien que mal entre les nids de poule.

Le chauffeur a fait sien son poste de commande : le fauteuil recouvert d'une peau de lama de couleur douteuse, une photo jaunie de la Vierge Marie et l'abat-jour d'une lampe sous le rétroviseur, dont les franges multicolores virevoltent au rythme des cahots de la route.

L'espace intérieur est toujours optimisé. Un euphémisme pour signifier que trois à cinq personnes se tasseront sur deux sièges étroits en skaï fatigué. Les volailles, on ne les compte même pas. Quant à la soute et au toit, ils débordent de bagages attachés tant bien que mal. Bagage signifiant ici : moyen créatif utilisé pour contenir ensemble des éléments hétéroclites tels que vêtements, nourriture, animaux morts ou vivants,...

Laura voyage seule mais curieusement, elle ne se sent jamais solitaire dans cette foule bigarrée dont elle se détache tant. Effectivement, sa taille – un mètre soixante-seize –, ses yeux – verts –, ses cheveux – coupés très court –, et sa silhouette – longue, athlétique et plutôt sèche –, ne correspondent pas aux critères locaux de féminité. Seule concession : la volumineuse poitrine, héritée de sa mère, dont elle se serait bien passée.

C'est le printemps, mais aujourd'hui, on se croirait en plein été. L'altitude ne

parvient pas à rafraîchir l'atmosphère suffocante qui règne à l'intérieur, qui amplifie les odeurs animales et humaines mélangées. Mais elle aime cela : c'est tellement naturel. Comme l'odeur de crottin de cheval : un vrai concentré de vie.

La vieille femme assise à côté de Laura a deux enfants sur ses genoux. Il est impossible de lui donner un âge. Son visage évoque une prune déshydratée. Elle a cette couleur de peau typique que Laura aime tant, ce brun cuivré intense, la même nuance que la terre séchée qui sert encore parfois pour construire les maisons des villages retirés. Belle harmonie entre le sujet et son environnement. Laura est touchée par la géographie émouvante des plissements de terrain de cette noble écorce.

À quatre sur les deux sièges étroits, ils partagent forcément une intimité physique qui pourtant ne la gêne pas. La femme est collée contre elle. Leurs bras se touchent : sa peau est aride comme certains des endroits qu'ils parcourent. Laura sent la chaleur de son corps qui traverse la robe traditionnelle en laine de lama, rugueuse et un peu piquante.

Le chauffeur marque un arrêt en plein milieu d'une route déserte, apparemment loin de tout. Ses voisins se lèvent. Laura et la vieille femme se disent *au revoir* avec les yeux, les enfants ont un sourire timide et curieux à la fois. Laura les regarde descendre : combien d'heures devront-ils marcher avant d'atteindre leur maison, quelle est leur vie, qui les attend, d'où venaient-ils... Autant de questions pour lesquelles elle n'aura jamais de réponse.

Son regard revient sur le paysage et embrasse l'immensité de ce haut-plateau cerné d'une multitude de montagnes – sentinelles coiffées de leur casque blanc – dont l'ombre s'allonge avec le jour qui décroît. C'est à la fois magnifique mais aussi presque effrayant, tous ces sommets à perte de vue. Cela lui rappelle quand elle était petite et se perdait dans son lit, sous les couvertures. Elle ne trouvait plus la sortie, elle avait la sensation qu'elle allait étouffer.

La nuit s'est imposée à l'intérieur du bus, les bruits semblent maintenant étouffés. La température a violemment chuté. Laura sait qu'elle va encore avoir froid. Elle guette avec espoir l'unique écran noir suspendu à l'avant du bus. Puis elle se rappelle que, même si le lecteur de cassette vidéo fonctionne – ce qui serait déjà un miracle – ils vont sûrement projeter un film de Jean-Claude Van Damme ou Steven Seagal : difficile de décider celui des deux qu'elle déteste le plus.

Elle préfère fermer les yeux et se laisser gagner par un agréable engourdissement. Ces trajets en bus sont le fil conducteur de ses pérégrinations. Elle chérit ces moments à la saveur piquante mais à chaque fois renouvelée,

comme les *empanadas* qu'elle achète sur les marchés. Elle aime particulièrement ce plat traditionnel d'Amérique du Sud. Quand ses dents traversent la croute du chausson festonné, doré et bombé, son palais est à chaque fois surpris par l'harmonie des saveurs toujours réinventée entre légumes, pommes de terre, viande et épices. Chaque famille a sa recette secrète qu'elle protège jalousement.

Lorsqu'elle voyage, Laura est pleinement sereine. Sa vie revient à l'essentiel.

Une voix sèche interrompt ses pensées et annonce : *Prochain arrêt, Chambéry*. Laura ouvre les yeux. Quand le quotidien l'ennuie, elle aime se réfugier dans ses souvenirs de voyage.

La nuit va bientôt tomber. Les vacances de la Toussaint commencent et le train est plein. Contemplant distraitement le paysage qui défile sous ses yeux, Laura perçoit l'affairement silencieux autour d'elle. Froissements d'étoffes, claquements secs des ordinateurs refermés, sifflement des fermetures éclair, ronron cadencé des roues de valises, respirations en suspens, le temps de croiser le regard de son voisin, s'il le veut bien, pour un au-revoir muet,...

Comme lorsque l'on est à cheval et que sa monture change de rythme, elle ressent les entrailles du train lorsqu'il ralentit doucement. Laura a étalé ses affaires sur le siège à côté d'elle. Elle fait maintenant semblant de dormir. Un stratagème bien rodé pour s'assurer de ne pas être dérangée. Les yeux fermés mais le reste de ses sens en pleine alerte, Laura voit la grand-mère qui sort, de son petit pas menu et fragile, concentrée par anticipation sur la négociation des hautes marches. Puis c'est le tour d'un homme d'affaires qui crie dans son téléphone, comme si sa vie en dépendait. Mais hormis lui, les gens sont silencieux. C'est toujours ainsi dans ces moments de transition : déjà parti, mais pas encore arrivé. Un moment entre deux, un moment trait d'union.

Un air froid s'immisce dans le compartiment, annonçant l'entrée des nouveaux passagers. Laura garde les yeux fermés et ne bouge pas. Soudain, elle sent un tapotement sur son épaule.

— Excusez-moi, la place est libre ? lui demande une voix féminine un peu essoufflée. Quelqu'un s'enfile dans le peu de place laissé par ses affaires et ajoute :

— Asseyez-vous là. Vite, il y a beaucoup de gens derrière nous qui attendent.

Cette fois, cela n'a pas marché. Mauvaise joueuse, Laura ouvre les yeux, rapatrie ses effets personnels sur son fauteuil et observe en coin sa voisine qui installe ses deux enfants. Elle est plutôt petite, rondelette. Insipide.

En s'asseyant, la femme lui adresse un sourire timide mais chaleureux. Laura

remarque alors ses yeux gris-bleu, ses tâches de rousseur, ses jolies dents blanches bien rangées. Elle n'arrête pas de toucher ses enfants, de leur caresser les cheveux. La mère de Laura s'est occupée d'eux du mieux qu'elle a pu mais les câlins et la tendresse n'étaient pas au menu. Laura envie soudain cette intimité physique dont elle est le témoin involontaire.

Elle réfléchit à ce que lui a dit le docteur qu'elle vient de consulter à Grenoble. Son poignet est encore fragile, il risque de toujours le rester. Il lui a déconseillé de reprendre la boxe ou le judo. Elle est terriblement déçue. Quel nouveau sport pourrait-elle pratiquer ? Tennis et squash sont déjà exclus. La course ? Pourquoi pas... Mais elle ne s' imagine pas dans une salle de sport huppée avec ces femmes– le maquillage impeccable – qui courent sur leur tapis en se regardant dans le miroir. Non, il lui faudrait plutôt courir en extérieur, de longues distances. Elle pourrait le faire n'importe où, et même pendant ses voyages. Elle se voit déjà faire son footing sur le Salar d'Uyuni, dans la pampa patagonienne, ou dans les petites rues escarpées d'Ushuaïa. Plus elle y pense, plus l'idée lui plaît. Elle va s'entraîner sérieusement pour faire des semi-marathons. C'est décidé : dès qu'elle arrive à Annecy, elle va s'inscrire dans un club de course à pied.

Pascale

Les visites à Grand-Mamie dans sa maison de retraite sont toujours très déprimantes. Comme à chaque fois qu'elle se prépare pour un moment difficile, Pascale se redresse de toute sa petite taille, bombe le torse et respire profondément : un soldat au garde-à-vous. Elle lisse encore une fois les cheveux des enfants qui sont pourtant impeccables. Elle accroche un grand sourire à ses lèvres mais elle sait qu'il ne remonte pas jusqu'aux yeux.

Sa grand-mère n'est pas dans cette chambre, pas dans cet hôpital où l'odeur de l'abandon, de la déchéance et de la mort est si forte que c'en est presque irrespirable. Elle ne voit maintenant dans le lit qu'une enveloppe, abîmée, malmenée, scotchée de toutes parts. La lettre, les mots, l'âme se sont envolés depuis bien longtemps. Pascale sait qu'il lui faut faire le deuil de la femme gaie, simple, aimante qu'elle a connue. Cette femme qui avait pour devise : *pour bien vivre, pour bien aimer, il faut savoir bien manger*. Cette femme qui exprimait toute sa tendresse à travers ses légendaires blanquettes de veau ou lapins en sauce. Elle ne faisait jamais de desserts, futiles coquetteries à ses yeux. Curieuse ironie, ce corps fatigué qui lui donne envie de pleurer n'apprécie maintenant plus qu'une chose : les sucreries. Cette fois-ci, ils lui ont amené des truffes qu'ils ont faites eux-mêmes et, l'espace d'un instant, il lui a semblé entrevoir un minuscule sourire dans cette bouche sans dentier. Pascale a mis tout son amour, toute sa tendresse dans cette *futile coquetterie*. Juste retour des choses, il lui semble.

Ils sont restés plus longtemps que prévu, comme d'habitude. Pascale se sent toujours coupable au moment de la séparation. Elle se déteste pour les mots qu'elle mitraille alors avec urgence : les platitudes faussement enjouées, les promesses qui ne seront pas tenues. Elle se déteste pour les pensées qu'elle abrite : impatience de partir, puis soulagement le seuil de la porte enfin franchi.

Ils ont couru pour ne pas manquer le départ du train. Leur arrivée quelque peu désordonnée leur a valu des regards désapprobateurs. Elle déteste quand elle perd le contrôle. Elle a souvent l'impression d'être un funambule sur le fil de sa vie, frôlant à tout moment la catastrophe.

Le vent a retenu derrière eux les miasmes de la maison de retraite, c'est mieux ainsi. De plus, loin d'être traumatisés, les enfants sont ravis de cette petite

aventure et se vantent d'avoir gagné la course contre elle. Fanny a un reste de cacao au coin de la bouche, alors Pascale humidifie son index de salive et le lui enlève.

Elle sent le regard de sa voisine qui pèse sur ses gestes. Pascale a dû la réveiller – mais dormait-elle vraiment ? – pour s'installer à côté d'elle. Les enfants, Fanny et Nicolas, sont sur les sièges, juste devant. Quand le train est plein, pas de sentiments pour les gens qui se gardent deux fauteuils pour avoir leur paix. Cela dit, sa paix, Pascale n'a pas l'intention de la lui voler car la jeune femme n'a pas l'air très sympathique et son regard vert est glacial. En revanche, elle a une silhouette de rêve : longue, fine, pas une once de graisse. C'est l'automne mais elle est très hâlée : est-elle une adepte du bronzage artificiel ? Bizarre que le reste de la trilogie – maquillage sophistiqué et cheveux permanentés – soit absent. Elle a plutôt l'allure d'un garçon. Pascale lui adresse un sourire et le regard de sa voisine change : il s'adoucit, juste un peu.

Pascale se sent encore bouleversée de la visite à Grand-Mamie. Elle regarde Nicolas qui lit une histoire à Fanny. Leurs têtes sont penchées l'une vers l'autre et se touchent presque. Elle a faim de vie, elle a besoin de chaleur. Elle ne peut s'empêcher de les caresser, juste à cet endroit dans le cou, ce creux sous les cheveux, qui lui semble si tendre et vulnérable. Elle se sent un peu mieux.

Elle se renfonce dans son siège et songe à Noël qui approche. Elle se demande comment sera la fête chez ses parents cette année. Est-ce que la maladie de son frère Emmanuel adoucira les relations tendues entre sa mère et elle ? Ces réunions familiales, c'est comme certains plats asiatiques : aigre-doux. Elle n'est pas sûre de beaucoup apprécier. Heureusement que Laurent, son mari, est là. Il sait dissiper les tensions et chasser les silences pesants.

Elle remarque les muscles des cuisses de sa voisine qui se dessinent sous le jean. Elle aimerait tant être mince et tonique. Elle a essayé une fois ou deux le footing. C'est Laurent, toujours si pragmatique, qui le lui a suggéré, un soir où elle se plaignait, en observant dans le miroir ses rondeurs un peu trop débordantes. Curieusement, elle n'a pas trouvé cela aussi dur ou déplaisant qu'elle le craignait. Mais elle n'a cependant pas été assez disciplinée pour courir régulièrement. Elle a une idée : elle pourrait s'inscrire dans un club de course. En plus, cela la sortirait de la maison et lui ferait rencontrer d'autres gens.

Ils vont bientôt arriver à Annecy. Elle appelle son père, Jean, et lui raconte la visite à Grand-Mamie. Elle entend la peine dans sa voix d'habitude si pleine d'entrain ; la tristesse de voir sa mère vieillir ainsi.

Elle sait comment le rasséréner : elle lui demande de venir l'aider jeudi